

La Véritable Nature de la Religion

Majallat al-Hidaya, janvier 1912

On prétend — et les prétentions de ce genre sont nombreuses de nos jours — qu'un homme ne saurait être véritablement bon, ni musulman scrupuleux, ni pieux bien guidé, à moins d'adopter certaines pratiques particulières, de souscrire à certaines écoles précises, et de suivre certaines voies bien connues. Il ne devrait, disent-ils, porter qu'un habit spécial : agrandir son turban, laisser pendre les pans de son vêtement, allonger ses manches, et marcher de la démarche du faux-humble qui affecte la gravité et s'en fait ostensiblement gloire. Il devrait tenir en main un long chapelet aux grosses perles, planter dans son turban un long bâtonnet de siwak, se remplir le nez, de temps à autre, de diverses prises de tabac, et laisser sa langue se délier, de temps à autre, en discours chargés de la lettre qaf et d'autres consonnes lourdes et sonores. Tout cela, disent-ils, sont choses nécessaires et traits indispensables, les fondements mêmes du savoir et de la religion, dont nul musulman vertueux ne saurait s'écarter ni feindre d'ignorer — à moins de vouloir s'écarter de la Sunna, se détourner de la croyance pure, et suivre la voie des mécréants.

Ils disent : il faut aussi fréquenter les tombeaux des saints et les sanctuaires des vertueux, les circuler, s'y tenir debout, y manifester crainte et révérence, et chercher à se rapprocher de Dieu, puissant et glorieux, par la bénédiction de ceux qui y reposent. Quiconque s'en écarte, disent-ils, a choisi ce monde plutôt que l'autre, préféré le faux au vrai, et penché vers le monde plutôt que vers la religion.

Ils disent : il faut, de surcroît, s'accrocher aux croyances des ancêtres et aux coutumes des anciens, et se tenir loin de toute innovation en matière de bien ou de pratique utile, loin d'exprimer ouvertement son opinion, de déclarer son propre avis, et de dire en matière de savoir et de religion ce que nul n'a dit ni auquel nul ne s'est rallié auparavant — car cela, disent-ils, est plus proche d'une bonne fin, et plus digne de celui qui veut rencontrer Dieu avec une âme innocente et un cœur sain.

Telle est la loi qu'ils ont tracée, imposant au musulman vertueux de la suivre et de s'y tenir fermement, afin que sa religion demeure saine, sa croyance correcte, et lui-même à l'abri de la chaleur du Feu et du tourment de l'Enfer ; et ils ont jugé que s'en écarter, ou y apporter le moindre changement, est une espèce d'association à Dieu, une sorte

d'hérésie, et une forme d'apostasie.

Ainsi leurs langues se sont-elles déliées, leurs avis religieux ont-ils débordé, et leurs actes comme leur conduite en portent témoignage. Examinons donc à présent quelle part de vérité et quelle part de justesse cela recèle, et que notre examen, dans ce chapitre, reste bref et général, pour être suivi plus tard de chapitres plus amples et suivis, où nous expliquerons la véritable nature des croyances religieuses, afin que la nation y soit guidée et que le public en prenne clairement connaissance.

Nous ne comprenons à la religion nulle autre fin que celle-ci : guider les âmes vers ce qui redresse leur condition, tant dans l'au-delà qu'en ce monde. Car l'homme est, par nature, sociable, civique de par sa disposition même, enclin à réserver pour lui-même les bonnes choses et à s'approprier ce qui est agréable ; et cela mène inévitablement à la divergence des désirs, à la dissension des opinions, et à l'opposition des écoles et des visées. Les intérêts s'affrontent, les avantages se contredisent, ce qui engendre la rancune dans les poitrines et remplit les cœurs de ressentiment et de haine — source de corruption sur la terre, suivie de l'effusion de sang interdit, du gaspillage de vies inviolables, de la rupture des liens d'affection et de familiarité entre les hommes, et de la ruine des édifices de la civilisation et du bâti. Il faut donc un gouvernant ferme et une autorité sage, qui juge entre les hommes avec équité, qui repousse l'agression du fort injuste contre le faible opprimé, et qui dirige les individus et les communautés vers l'action vertueuse et le désir du bien et du profit commun.

Il ne fait, de surcroît, aucun doute que tout acte humain a un effet, bon ou mauvais, et une conséquence, louable ou blâmable, de même qu'il a un antécédent et une cause ; et la plus lointaine de toutes les conséquences et de tous les effets des actes humains est ce que l'homme rencontre après la mort, de bien ou de mal, de félicité ou de tourment. Tout cela exige qu'il existe quelqu'un qui gouverne les affaires, qui conduit le monde, qui récompense les bonnes actions et châtie les mauvaises, qui règne sur les âmes et s'approprie entièrement les cœurs ; l'homme a donc besoin d'un guide vers tout cela, qui le lui indique, car sa raison seule ne saurait parvenir à en atteindre la réalité. Et s'il peut connaître quelque chose de l'apparence de cette vie d'ici-bas, il ne saurait rien connaître, si peu que ce soit, des affaires de l'au-delà, faute de tout moyen d'accès entre elles et la raison. Et Dieu a fait grâce à l'homme en le guidant vers tout cela par les messagers qu'Il lui a envoyés, les livres qu'Il leur a révélés, et la religion qu'Il leur a prescrite.

Nul, donc, n'a de raison de comprendre la religion autrement que de cette manière, ni de s'orienter autrement, ni de suivre une autre voie — non que nous restreignons la libre opinion ou imposions notre propre jugement, mais parce que c'est là la vérité manifeste que proclame et annonce la religion elle-même : « des messagers, annonciateurs et avertisseurs, afin que les hommes n'aient pas d'argument contre Dieu après les messagers » [Coran 4:165] ; « et Nous ne t'avons envoyé que comme une miséricorde pour l'univers » [Coran 21:107] ; « un Livre que Nous avons fait descendre vers toi, afin que tu fasses sortir les hommes des ténèbres vers la lumière, par la permission de leur Seigneur, vers le chemin du Tout-Puissant, du Digne de louange » [Coran 14:1].

Ces versets du Livre déclarent clairement que Dieu n'a fait descendre Ses livres, ni prescrit Sa religion, que pour guider les cœurs et orienter les hommes vers leur propre bien, en ce monde comme dans l'autre. Il y a rendu licite pour eux ce qui est licite et défendu ce qui est défendu, et Il y a distingué pour eux le vrai du faux, le bon chemin de l'égarement, le beau du laid ; quiconque y apporte un changement, ou y ajoute quoi que ce soit, mérite le péché et un mauvais compte.

Examinons donc à présent ces pratiques nouvellement inventées et ces usages innovés, et voyons où se trouve, en religion, leur source, et si quelque texte manifeste ou interprété, tiré de la Sunna ou du Livre, les a apportés.

Nous savons qu'il n'est, dans le noble Coran, nul verset ni nulle sourate révélés pour prescrire quel vêtement les hommes doivent porter, et que le Prophète — que la grâce et la paix de Dieu soient sur lui — ne nous a jamais astreints à un type particulier d'habit ni à une forme fixe de tenue ; il nous a, au contraire, laissé ce soin, car il ne fut pas envoyé pour nous enseigner comment porter nos vêtements ou façonner notre apparence, mais pour nous enseigner comment adorer Dieu, puissant et glorieux, et quelle voie nous devons prendre vers le bonheur en ce monde et dans l'autre.

C'est pourquoi les Compagnons du Prophète — que la grâce et la paix de Dieu soient sur lui — ne s'astreignirent à aucun habit particulier : ils portèrent le turban avant les conquêtes, et la calotte après ; ils remplacèrent les vêtements drapés — l'izar et le rida — par des habits taillés ; ils se firent bâtir de hauts palais en Irak et en Syrie, et jusqu'à Médine même ; et Mu'awiya se para d'or et d'argent, et porta le brocart et la soie. Par ma vie, notre religion est bien trop généreuse pour que

nous restreignons ce dans quoi les Compagnons du Messenger de Dieu — que la grâce et la paix de Dieu soient sur lui — trouvèrent eux-mêmes amplement leur aise.

Nous savons que l'islam ne fut prescrit que comme guerre contre l'idolâtrie, son effaceur, ennemi du faux et son exécuter ; il est bien trop pur, trop net, trop noble en son essence pour ordonner la vénération des tombes et des monuments, ou la sanctification des pierres et des personnes. Ce qui doit seul être vénéré, ce qui doit seul être sanctifié, et à l'autorité duquel la soumission est due, c'est Dieu — il n'est de divinité que Lui — qui possède seul la puissance et la force, et qui détient seul la majesté et la gloire.

Ils disent : nous n'adorons point ces tombeaux et ces personnes, ni ne les sanctifions ; nous ne faisons par eux que nous rapprocher de Dieu, et chercher leur intercession auprès de Lui. Par ma vie, ils n'ont dit là que mal, et ne sont allés que vers l'innovation en matière religieuse et le blâmable du faux. Il n'existe entre les hommes et Dieu ni lien ni moyen, sinon l'obéissance sincère et le repentir exempt de toute association et de toute hypocrisie ; et Dieu, puissant et glorieux, dit : « et Nous sommes plus proche de lui que sa veine jugulaire » [Coran 50:16], et dit : « Ou bien ont-ils pris, en dehors de Lui, des protecteurs ? Mais c'est Dieu qui est le Protecteur » [Coran 42:9]. Chercher intercession par des personnes et des idoles, c'est précisément la voie de ceux qui Lui associaient des partenaires et se rebellaient contre Lui, ceux à qui l'on reprochait leur adoration des idoles et des statues, et qui disaient : « Nous ne les adorons que pour qu'ils nous rapprochent de Dieu. » Et qui donc se rapproche de Dieu par une personne dénuée de tout pouvoir et de toute force, ou une image sans nul sentiment ni nulle vie, pour se croire ensuite sincère en sa religion, fidèle en sa foi, sa croyance purifiée de tout doute et devenue pure certitude ?

Nous savons que l'islam ne fut prescrit que pour libérer les esprits et les opinions, pour délivrer les individus et les communautés de la servitude morale et matérielle — et c'est par cette qualité même qu'il ranima les nations et éleva les peuples. D'où, alors, ces innovateurs tirent-ils l'idée que l'effort d'interprétation personnelle en religion est égarement, que déclarer ouvertement son opinion est péché, et que préférer l'intérêt général des musulmans est apostasie ? Avant nous, les Compagnons du Messenger de Dieu — que la grâce et la paix de Dieu soient sur lui — exercèrent eux-mêmes ce jugement personnel en matière religieuse, déclarèrent ouvertement leurs opinions, et choisirent ce qui

servait l'intérêt des hommes, ne s'astreignant qu'au Livre et à la Sunna ; et sur leur voie marchèrent ceux qui les suivirent.

Nos pieux ancêtres furent-ils donc des innovateurs et des apostats ? Certes non — c'est, bien plutôt, un attachement obstiné à la mauvaise coutume ancienne et une persistance dans le faux ruineux qui ont conduit ces hommes à dire ce qu'ils disent. Que n'auraient-ils, en cette matière, tenu quelque propos général, ou fait quelque déclaration brève susceptible d'interprétation ! Mais ils ont multiplié leurs propos, les ont développés longuement, ont détaillé la question et s'y sont obstinés, prétendant que la religion d'un homme n'est valable que s'il a lu le Credo d'al-Sanusi — que l'Ami de Dieu [Abraham] lui-même, disent-ils, enseigne aux enfants du Paradis — et d'autres choses de la sorte, qui n'ont pour source que l'illusion et le mensonge.

Nous avons maintenant indiqué, de façon générale, la véritable nature de la religion, et montré qu'elle ne comporte rien de plus que l'ordre du bien et l'interdiction du mal ; quiconque y ajoute au-delà de cela s'égare, et égare autrui. Nous aurons, plus tard, des chapitres plus développés où nous détaillerons notre propos et l'exposerons plus longuement.